

Livres humains, Verbe divin : contingences matérielles des livres sacrés dans l'exégèses de Théodoret de Cyr

Autor(en): **Lorrain, Agnès**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale**

Band (Jahr): **114 (2020)**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-882487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Livres humains, Verbe divin – Contingences matérielles des livres sacrés dans l'exégèse de Théodoret de Cyr*

Agnès Lorrain

S'interrogeant sur les sources de l'exégèse de Théodoret de Cyr (v^e siècle), Jean-Noël Guinot évoque les commentaires antérieurs de la Bible, les œuvres des historiens, les glossaires et *Onomastica*, mais aussi «une Bible glosée», qui contiendrait non seulement les différentes versions grecques du texte, mais les leçons de certains manuscrits.¹ La richesse des commentaires de Théodoret, dernier grand représentant de l'exégèse antiochienne,² conduit effectivement à se demander sous quelle forme il avait accès à l'immense héritage qu'il transmet, c'est-à-dire quelles sortes de livres composaient sa bibliothèque. Puisque la Bible fut son instrument de travail le plus certain, on souhaiterait mieux connaître le contenu exact de celle-ci. En effet, dès la fin de l'Antiquité, les manuscrits bibliques sont peu à peu équipés d'éléments non bibliques destinés à faciliter la lecture, notamment en tête de volume et sous forme d'annotations en marge, à commencer par des systèmes de division du texte. Si certains manuscrits du v^e siècle conservés jusqu'à nos jours contiennent de tels éléments, on ne

* Cet article reprend et complète l'exposé réalisé lors de la soirée d'étude «Le livre comme objet matériel chez les pères grecs du v^e siècle» organisée par le Groupe Suisse d'Études Patristiques le 23 septembre 2016 à l'Université de Fribourg (Suisse), voir p. 157–159. Merci à Patrick Andrist pour son invitation et pour la relecture de ces lignes, et aux participants pour leurs réactions. Les remarques sur les occurrences de mots se fondent sur le *Thesaurus linguae graecae* (= TLG), <<http://stephanus.tlg.uci.edu>> (vérifié en août 2018). Les textes grecs sont traduits par nos soins.

¹ Cf., par exemple, Jean-Noël Guinot, *L'Exégèse de Théodoret de Cyr* (Théologie historique 100), Paris 1995, 251–252; 375; 431.

² Cf. Jacques Guillet, *Les exégèses d'Alexandrie et d'Antioche: conflit ou malentendu?*, in: *Recherches de Science Religieuse* 34 (1947) 257–302; Christophe Schäublin, *Untersuchungen zu Methode und Herkunft der Antiochenischen Exegese*, Köln/Bonn 1974; Manlio Simonetti, *Lettera e/o allegoria. Un contributo alla storia dell'esegesi patristica*, Roma 1985, 156–201.

connaît pas l'ampleur de leur diffusion à l'époque de Théodoret. On aimerait bien savoir, en particulier, si son exemplaire du *corpus* paulinien disposait de l'apparat d'Euthalius: courtes introductions, divisions en chapitres, notices indiquant le lieu de rédaction de chaque livre.³ À l'observation de l'*In Romanos*, nos questions à ce sujet sont jusqu'ici restées sans réponse.⁴ En revanche, et c'est ce qui nous intéresse ici, on trouve chez cet auteur quelques renseignements sur la forme matérielle que pouvait avoir la Bible à son époque. En effet, tout en professant, à la suite de la tradition dont il hérite, que l'Écriture est «divine Écriture» (θεία γραφή, selon l'expression qu'il emploie le plus souvent⁵), il s'intéresse volontiers à son support matériel, le livre palpable (βιβλίον ou βιβλος⁶), aux contingences de sa production (matériau utilisé, acte d'écriture), de sa transmission (conservation, copie, lecture, destruction), de sa traduction. Les remarques que nous avons glânées dans l'ensemble de son œuvre exégétique sont de différents types: simples explications portant sur le vocabulaire du livre employé dans le texte, commentaire d'un récit relatif à un livre ou encore investigations de l'exégète sur les livres. Le but de cet exposé est de mieux saisir la visée d'une exégèse qui accorde une importance non seulement au sens littéral du texte sacré, mais même à la matière du livre, fait de feuilles et d'encre. Pour cela, nous examinerons à quelles occasions Théodoret parle de ces livres comme objets concrets et matériels. Nous analyserons d'abord deux passages dans lesquels ceux-ci sont évoqués pour les besoins de l'explication littérale, puis nous étudierons le rôle des investigations relatives à la rédaction des livres sacrés et aux circonstances de leur transmission, enfin, après un intermède sur l'ambivalence du mot βιβλίον dans un passage problématique, nous montrerons quelle théologie sous-tend l'attention portée par Théodoret à la dimension humaine des Écritures.

³ Les hypothèses sur la datation de l'«édition d'Euthalius» varient de la fin du IV^e au VII^e siècle. Cf. Nils Alstrup Dahl, The «Euthalian Apparatus» and the Affiliated «Argumenta», in: David Hellholm/Vemund Blomkvist et al. (ed.), *Studies in Ephesians. Introductory Questions, Text- & Edition-Critical Issues, Interpretation of Texts and Themes* (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament 131), Tübingen 2000, 231–275; Louis Charles Willard, *A Critical Study of the Euthalian Apparatus* (Arbeiten zur Neutestamentlichen Textforschung 41), Berlin 2009.

⁴ Cf. Agnès Lorrain, *Le Commentaire de Théodoret de Cyr sur l'Épître aux Romains: Études philologiques et historiques* (Texte und Untersuchungen 179), Berlin/Boston 2018, 121–123 et note 104 p. 22.

⁵ Expression bien attestée depuis Origène, systématiquement employée par Théodoret.

⁶ Les mots βιβλος et βιβλίον semblent exactement équivalents chez Théodoret. Dans le contexte biblique, le pluriel désigne un ensemble plus ou moins large de livres.

Explications de mots relatifs aux livres

Théodoret parle d'abord de la matérialité du livre lorsqu'il explique des mots difficiles ou inusités à son époque.⁷ Voici deux exemples instructifs à plusieurs égards, tirés des commentaires sur le *Psaume 39* et sur la *Seconde Épître à Timothée*:

«En tête d'un livre (ἐν κεφαλίδι βιβλίου) est écrit à mon sujet» (*Psaume 39, 8*). Depuis le début, dit-il, cela a été prédit dans les livres prophétiques. Pour «la tête» (τὴν κεφαλίδα), Aquila et Symmaque ont dit «rouleau» (εἴλημα). Et c'est ainsi que les Juifs disposent habituellement les divines Écritures, encore jusqu'à aujourd'hui.»⁸

«En venant, apporte le manteau que j'ai laissé à Troas chez Karpos, ainsi que les livres (τὰ βιβλία), surtout les vélin (τὰς μεμβράνας)» (*2 Timothée 4, 13*). Il a appelé les rouleaux (τὰ εἰλητά) «vélin» (μεμβράνας), car c'est ainsi que les Romains appellent les parchemins (τὰ δέρματα). C'est sur des rouleaux (ἐν εἰλητοῖς) qu'on possédait autrefois les divines Écritures; et c'est ainsi que les Juifs les possèdent jusqu'à présent encore.»⁹

À la suite de Théodore de Mopsueste,¹⁰ les deux passages font référence à la réalité du livre chez les Juifs et rappellent qu'à époque ancienne la Bible était écrite sur des rouleaux, et que les Juifs du *v^e* siècle utilisent encore ce support – autrefois commun à toute la littérature – pour conserver le texte sacré. Théodoret atteste, en creux, que ce n'est pas le cas chez les chrétiens à son époque.

Le vocabulaire commenté et employé dans ces extraits témoigne des usages lexicaux dans le milieu linguistique de Théodoret: apparemment, μεμβράνα n'allait pas de soi pour désigner le parchemin, on utilisait δέρμα. Effectivement, le terme μεμβράνα, simple transcription du mot latin, était employé en Occident, tandis que le terme δέρμα était en usage dans le monde grec dès le *I^{er}* siècle

⁷ Sur les difficultés du lexique de la Bible grecque pour les auteurs grecs chrétiens, cf. Marguerite Harl, *La Langue de Japhet. Quinze études sur la Septante et le grec des chrétiens*, Paris 1992.

⁸ «Ἐν κεφαλίδι βιβλίου γέγραπται περὶ ἐμοῦ. Ἄνωθεν, φησιν, ἐν ταῖς προφητικαῖς βίβλοις ταῦτα περὶ ἐμοῦ προηγόρευται. Τὴν κεφαλίδα, εἴλημα εἰρήκασιν Ἀκύλας καὶ Σύμμαχος· οὕτω δὲ τὰς θείας γραφὰς μέχρι καὶ τήμερον Ἰουδαῖοι κατασκευάζειν εἰώθασιν», *Com. in Ps.*, PG 80, 1157 A 2–7 (*Ps 39, 8*).

⁹ «Τὸν φελώνην, ὃν ἀπέλιπον ἐν Τρωάδι παρὰ Κάρπῳ, ἐρχόμενος φέρε, καὶ τὰ βιβλία, μάλιστα τὰς μεμβράνας». Μεμβράνας τὰ εἰλητά κέκληκεν· οὕτω γὰρ Ῥωμαῖοι καλοῦσι τὰ δέρματα. Ἐν εἰλητοῖς δὲ εἶχον πάλαι τὰς θείας γραφὰς. Οὕτω δὲ καὶ μέχρι τοῦ παρόντος ἔχουσιν οἱ Ἰουδαῖοι», *In II Tim.*, PG 82, 853 C 12–D 3 (*2 Tim 4, 13*).

¹⁰ Cf. Théodore de Mopsueste, *In II Tim.*, éd. Rowan A. Greer, Atlanta 2010, 730–733. Pour d'autres passages parallèles (Origène, Diodore, Théodore de Mopsueste, Théodoret) concernant l'usage antique du rouleau, à propos de *Psaume 39, 8* mais aussi d'*Ézéchiel 2, 9*, cf. Alain Le Boulluec, *Les emplois figurés du livre dans la Septante et leur interprétation chez Origène et les Pères grecs*, in: *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens 7/1–2* (1992) 113–115.

avant notre ère.¹¹ En passant, on remarque qu'il est question de rouleaux de parchemin: il n'y a pas équivalence, faut-il le rappeler, entre papyrus et rouleau, ni entre parchemin et *codex*. Quant à l'expression κεφαλὶς βιβλίου pour désigner le rouleau du livre, elle est inusitée en-dehors de la Bible grecque et des allusions patristiques à celle-ci. Alain Le Boulluec qualifie de «surprenante, voire énigmatique» cette traduction grecque d'un texte hébreu pourtant clair, signifiant littéralement «rouleau du livre». Selon lui, le rouleau est sans doute désigné ainsi par la «tête», l'extrémité circulaire du livre enroulé, tel qu'il pourrait apparaître par l'un de ses bords.¹² Ce terme difficile exigeait donc de la part de l'exégète une explication, au moyen d'un terme usuel. D'après les deux extraits cités, les mots εἴλημα et εἴλητόν remplissent cette fonction et devaient donc être fréquents.¹³

On notera enfin que Théodoret, pour résoudre cette difficulté du texte biblique, recourt aux différentes traductions grecques. Comme souvent, les versions de Symmaque et d'Aquila offrent une chance de trouver un terme plus clair, que l'exégète admet comme synonyme du mot trouvé chez les Septante.¹⁴

En résumé, la fonction la plus élémentaire de l'exégèse, surtout pour un Antiochien, est d'expliquer les mots difficiles. Quand ceux-ci concernent le vocabulaire du livre, c'est l'occasion pour le commentateur de donner des précisions sur la réalité du livre à époque ancienne. On pourrait parler d'un intérêt anecdotique pour la matérialité du livre. Quant à nous, par ce biais, nous trouvons des informations sur l'objet qu'était le livre et sur les usages lexicaux à l'époque de l'exégète.

¹¹ Deux autres mots désignent le parchemin: διφθέρα et περγαμηνόν. C'est μεμβράνα qui survivra «jusqu'en plein Moyen Âge», selon Robert Devreesse, Introduction à l'étude des manuscrits grecs, Paris 1954, 4–5.

¹² Cf. Le Boulluec, Les emplois figurés du livre dans la Septante et leur interprétation chez Origène et les Pères grecs (voir note 10), 114–115. L'explication de cet emploi de κεφαλὶς en lien avec son sens architectural («a capital – adorned with volutes – of a pillar»), cf. Katrin Hauspie, Theodoret of Cyrus's Philological Remarks in His Commentary to Ezekiel, in: Malvin K. H. Peters (ed.), XIII Congress of the International Organization for Septuagint and Cognate Studies Ljubljana, 2007, Atlanta 2008, 161, nous semble moins convaincante.

¹³ Selon Basile Atsalos, La Terminologie du livre-manuscrit à l'époque byzantine. Première partie: Termes désignant le livre manuscrit et l'écriture, Thessaloniki 1971, 165, les substantifs εἴλητόν et εἴλητάριον «sont les termes les plus usuels et les plus fréquents pour désigner le rouleau». Cf. aussi Devreesse, Introduction à l'étude des manuscrits grecs (voir note 11), 8. On s'étonne cependant de ne trouver que de très rares attestations dans la littérature grecque: d'après le TLG, les occurrences d'εἴλημα et εἴλητόν antérieures au VI^e siècle sont pratiquement limitées aux passages parallèles de Diodore, Théodore de Mopsueste et Théodore étudiés ici (16 occurrences d'εἴλητάριον dont 3 avant le VI^e siècle).

¹⁴ Voir par exemple la remarque sur βυβλίνας (Septante) / παπυρίνας (Théodotion et Symmaque) dans Com. in Is., SC 295, 122 (Is 18, 2). Sur les différentes fonctions du recours aux versions, fréquent dans l'exégèse de Théodoret, cf. Guinot, L'Exégèse de Théodoret de Cyr (voir note 1), 202–206.

Intérêt pour l'histoire de la rédaction du texte biblique

Cependant, l'œuvre exégétique de Théodoret atteste aussi un véritable intérêt pour certains aspects concrets du livre. Certes, pour lui comme pour toute la tradition dont il hérite, l'ensemble de la «divine Écriture» (θεία γραφή) est *in fine* œuvre de l'Esprit saint lui-même.¹⁵ Toutefois, les livres sont en même temps des objets bien humains, et une des tâches de l'exégète est de découvrir les circonstances de leur rédaction.

L'écrivain et ses sources: La question de l'écrivain est surtout abordée dans les prologues, et va de pair avec celle des sources utilisées. Le Prologue des *Quaestiones in Reges et Paralipomenon* fournit un bon exemple:

«Il y a eu un très grand nombre de prophètes dont nous ne trouvons pas les livres, mais dont nous apprenons les noms à partir du récit des *Paralipomènes*. Chacun de ces prophètes avait coutume de consigner par écrit tout ce qui se trouvait arriver à son époque. [...] Donc ceux qui ont rédigé le *Livre des Règles*, prenant les ressources issues de ces livres-là, l'ont rédigé beaucoup plus tard. En effet, comment aurait-il été possible, ayant fleuri à l'époque de Saül ou de David, de consigner par écrit les événements du temps d'Ezéchias et de Josias, la campagne de Nabuchodonosor, le siège de Jérusalem, la captivité du peuple, la déportation à Babylone et la fin de Nabuchodonosor? Donc, à l'évidence chacun des prophètes a consigné par écrit ce qui s'est passé à ces époques-là, mais ce sont d'autres qui, rassemblant ces écrits, ont composé le livre des *Règles*. Et, à leur tour, d'autres ont été les historiographes de ce qui avait été laissé de côté par ceux-là, et ils ont nommé le livre qu'ils avaient eux-mêmes rédigé *Livre des Paralipomènes*, puisqu'il enseigne «ce qui a été laissé de côté» par les premiers.»¹⁶

Ici, Théodoret prend soin de distinguer entre prophètes et rédacteurs des livres bibliques. Les «historiographes» (ιστοριογράφοι) sont de véritables écri-

¹⁵ Voir par exemple Com. in Ps., PG 80, 861 C 5–D 6, cité plus bas.

¹⁶ «Πλείστοι προφήται γεγένηται, ὧν τὰς μὲν βίβλους οὐχ εὔρομεν, τὰς δὲ προσηγορίας ἐκ τῆς Παραλειπομένων μεμαθήκαμεν ἱστορίας. Τούτων ἕκαστος εἰώθει συγγράφειν ὅσα συνέβαινε γίνεσθαι κατὰ τὸν οἰκεῖον καιρὸν. [...] Οἱ τοίνυν τῶν Βασιλειῶν τὴν βίβλον συγγεγραφότες, ἐξ ἐκείνων τῶν βιβλίων τὰς ἀφορμὰς εἰληφότες, μετὰ πλείστον συνέγραψαν χρόνον. Πῶς γὰρ οἶόν τε ἦν τῷ Σαούλ, ἢ τῷ Δαβίδ συνηκμακότα τὰ ἐπὶ Ἐζεκιου καὶ Ἰωσίου γεγονότα συγγράψαι· καὶ τὴν τοῦ Ναβουχοδονόσορ στρατιάν, καὶ τῆς Ἱερουσαλήμ τὴν πολιορκίαν, καὶ τοῦ λαοῦ τὸν ἀνδραποδισμόν, καὶ τὴν εἰς Βαβυλῶνα μετάστασιν, καὶ τοῦ Ναβουχοδονόσορ τὴν τελευτήν; Δῆλον τοίνυν, ὡς τῶν προφητῶν ἕκαστος συνέγραψε τὰ ἐν τοῖς οἰκεῖοις γεγενημένα καιροῖς· ἄλλοι δὲ τινες ἐκεῖνα συναγαγόντες, τὴν τῶν Βασιλειῶν συντεθείκασιν βίβλον. Καὶ αὖ πάλιν, τῶν ὑπὸ τούτων παραλειφθέντων ἕτεροὶ τινες ἱστοριογράφοι γεγένηται· καὶ τὴν παρὰ σφῶν συγγραφεῖσαν Παραλειπομένων προσηγόρευσαν βίβλον· ὡς τὰ παρὰ τῶν προτέρων παραλειφθέντα διδάσκουσιν», *Quaest. in Reg. et Par.*, prol., ed. Natalio Fernández-Marcos et Jose Ramon Busto Saiz (= FM II), Madrid 1984, 3–4.

vains, qui «rassemblent» (συνάγειν) des «ressources» (ἀφορμαί), c'est-à-dire des documents laissés par les prophètes, «composent» (συντιθέναι) les livres et leur donnent un nom (προσαγορεύειν).¹⁷ Il est intéressant de noter que les historiographes et les prophètes ont en commun l'écriture (συγγράφειν): il n'est pas question ici de transmission orale. Cette conviction que l'activité du prophète passe par l'écriture est-elle une manière de garantir une transmission fidèle jusqu'aux historiographes qui arrivent «beaucoup plus tard» (μετὰ πλεῖστον χρόνον)? Il n'est pas dit que ce soit la préoccupation première de Théodoret. On soulignera surtout qu'il ne construit pas cette représentation *ex nihilo* mais s'appuie sur des indices qu'il a trouvés dans le texte et qu'il mentionnera très régulièrement au long de son commentaire. Ainsi, il fonde l'idée d'un ancien *corpus* prophétique utilisé par les historiographes sur les nombreux passages mentionnant des «livres». Voici par exemple la question posée à propos de 2 Règles 1, 18:

«Quel est ce <Livre du Juste>? Il est évident, de là aussi, que le récit des Règles a été rédigé à partir de nombreux livres prophétiques. Car après avoir dit ce qui concernait la lamentation, l'écrivain a ajouté: <Voici qu'il est écrit dans le Livre du Juste>.»¹⁸

L'affirmation d'une rédaction postérieure est elle aussi justifiée par des arguments de bon-sens. L'extrait cité plus haut en fournit un bon exemple: l'écrivain ne peut pas avoir parlé de la déportation à Babylone s'il a vécu à l'époque de David.¹⁹ Un autre passage montre que le raisonnement de Théodoret est assez nuancé sur ce point et tient compte de ce qu'on appellerait de nos jours le «genre littéraire». Ainsi, les *Paralipomènes* ont été écrits après le retour d'exil puisqu'ils mentionnent la déportation. Et l'exégète d'ajouter:

¹⁷ Cf. aussi Quaest. in I Par., I, FM II, 260.

¹⁸ «Ποῖόν ἐστι τὸ βιβλίον τὸ εὐθές; Δῆλόν ἐστι κἀντεῦθεν, ὡς ἐκ πολλῶν προφητικῶν βιβλίων ἢ τῶν Βασιλειῶν ἱστορία συνεγράφη. Εἰπὼν γὰρ ὁ συγγραφεὺς τὰ περὶ τοῦ θρήνου, προστέθεικεν· Ἰδοὺ γέγραπται ἐπὶ τοῦ βιβλίου τοῦ εὐθοῦς», Quaest. in II Reg., IV, FM II, 65 (2 Rg 1, 18). Cf. aussi Quaest. in Ios., XIV, ed. Natalio Fernández-Marcos et Angel Sáenz-Badillos (= FM I), Madrid 1979, 280; Quaest. in III Reg., XXIII, FM II, 147; XLIII, FM II, 172; Quaest. in II Par., arg., FM II, 264; *ibid.*, I, FM II, 266. Théodoret relève également les mentions de réalités perdurant «jusqu'à ce jour», cf. Quaest. in IV Reg., XLIX, FM II, 229–230.

¹⁹ Autre remarque relative à la mention de Cyrus et de la déportation dans Quaest. in II Par., I, FM II, 299. Autre exemple: la dénomination «Jérusalem» (et non Jébus) utilisée dans les *Juges* sert d'indice pour montrer que la rédaction de ce livre est postérieure à David, cf. Quaest. in Iud., II, FM I, 290. Une première enquête sur les sources de ces réflexions (commentaires sur les nombreuses formules du type ἰδοὺ ταῦτα γεγραμμένα ἐν βιβλίῳ dans les livres historiques, notes sur la dénomination «Jérusalem») n'a pas donné de résultats. Selon Guinot, L'Exégèse de Théodoret de Cyr (voir note 1), 790–797, les *Quaestiones* de Théodoret utilisent principalement les *Quaestiones in Reges* de Diodore de Tarse ainsi que les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe.

«Car personne, en rédigeant un récit (ou: en composant un livre historique, *ιστορίαν συγγραφέων*), ne dit ce qui est postérieur, mais soit ce qui précède, soit ce qui a lieu de son temps. En effet, il est propre aux prophètes de dire d'avance l'avenir.»²⁰

Ainsi, pour Théodoret, les livres historiques ont nécessairement été rédigés après le retour d'exil, tandis que les *Psaumes* peuvent tous être de David, même s'ils mentionnent des réalités postérieures, parce qu'ils sont considérés comme un livre prophétique.²¹

Travail éditorial et transmission des livres: Une autre question importante aux yeux de l'exégète est celle de la transmission matérielle du texte sacré, comprenant un travail éditorial, intervention humaine liée aux contingences matérielles. Ainsi, les Petits Prophètes sont réunis en «un seul livre» (*μία βίβλος*), non qu'ils aient été rédigés à la même période, mais parce que chacun était trop bref pour former un livre:

«Ce n'est pas parce que les douze prophètes auraient fleuri les uns et les autres en même temps et qu'ils auraient existé à la même période, qu'ils ont un seul livre. En effet, c'est à différentes époques qu'ils ont fait des prophéties sur l'avenir. [...] Mais, comme ils ont fait leurs prédictions en peu de mots, et que chacun d'entre eux ne suffisait pas à la fabrication d'un seul livre, à cause de leur brièveté, ceux qui autrefois se sont souciés des choses divines ont eu raison de rassembler les prédictions des douze prophètes pour en faire un seul livre.»²²

Conformément à une tradition patristique très ancienne, Théodoret considère ce *corpus* comme un livre biblique unique, composé de douze sections.²³ Il semble que ce *μονοβίβλος* soit le moyen d'obtenir le nombre de cinq livres pour former un «Pentateuque» des prophètes. Cependant, plutôt que de renvoyer à cette considération pour ainsi dire symbolique, Théodoret, comme à son habitu-

²⁰ «Οὐδεις γὰρ ἱστορίαν συγγραφέων τὰ μεταγενέστερα λέγει, ἀλλ' ἢ τὰ πρότερα, ἢ τὰ ἐπ' αὐτοῦ γεγενημένα. Προφητῶν γὰρ ἴδιον τὸ προλέγειν τὰ μέλλοντα», *Quaest. in I Par., arg., FM II*, 247.

²¹ Dès l'ouverture du Prologue sur les *Psaumes*, l'exégète appelle ce livre «la prophétie du grand David» (τοῦ μεγάλου Δαβὶδ ἢ προφητεία). Cf. *Com. in Ps., PG 80*, 857 A 2–3.

²² «Οἱ δυοκαίδεκα προφηῆται οὐχ ὡς ἀλλήλοις συνηκμακότες, καὶ κατ' αὐτὸν γεγονότες, μίαν ἔχουσι βίβλον· ἐν διαφόροις γὰρ καιροῖς τὰς τῶν μελλόντων ἐποιήσαντο προφητείας. [...] Οὐ τοίνυν ὡς κατ' αὐτὸν γεγονότες μίαν ἔχουσι βίβλον, ἀλλ' ἐπειδὴ δι' ὀλίγων ἐποιήσαντο τὰς προρρήσεις, καὶ οὐκ ἀπέχρη τούτων ἕκαστος εἰς μᾶς βίβλου διὰ βραχύτητα κατασκευῆν, εἰκότως οἱ ἀνέκαθεν τῶν θείων πεφροντικότες, τῶν δυοκαίδεκα προφητῶν τὰς προρρήσεις συναγαγόντες, μίαν ἀπέφηναν βίβλον», *Com. in XII proph., prol., PG 81*, 1548 D 7–1549 A 1; 1549 C 6–12.

²³ Pour les lignes qui suivent, nous renvoyons à l'article de Mathilde Aussedat, Le regroupement des livres prophétiques dans la Septante d'après le témoignage des chaînes exégétiques, in: K. H. Melvin (ed.), *XII Congress of the International Organization for Septuagint and Cognate Studies*, Leiden, 2004, Atlanta 2006, 169–185.

de, préfère une explication concrète, voire terre à terre: la brièveté de chaque écrit nécessite un regroupement. L'argument fait penser à une tradition talmudique selon laquelle on a rassemblé les Petits Prophètes pour éviter qu'ils se perdent. De fait, l'étude des divisions des ouvrages antiques a bien montré le lien entre habitudes de rédaction et impératifs matériels, particulièrement à l'époque où la forme du rouleau limitait les dimensions du livre.²⁴ Soulignons que l'exégète fait évidemment référence aux temps anciens, où chaque livre biblique important occupait un rouleau entier. En effet, s'il était rare à l'époque byzantine d'éditer une Bible complète dans un seul *codex*, il semble que l'usage ait été de rassembler les seize livres prophétiques en un volume unique.²⁵

Le travail éditorial ne consiste pas seulement à rassembler, mais aussi à réagencer. Théodoret souligne ce point à propos des *Psaumes* et du *corpus* paulinien, insistant dans les deux cas sur l'auteur unique.²⁶

«C'est le bienheureux Paul qui a écrit les quatorze épîtres; quant à l'ordre (τὴν τάξιν) qu'elles ont dans les livres (ἐν τοῖς βιβλίοις), ce n'est pas lui, je pense, qui l'a déterminé; mais, de même que, pour les *Psaumes* sacrés, c'est le divin David qui les rédigea, lui qui avait reçu l'inspiration de l'Esprit très saint, mais d'autres les agencèrent les uns par rapport aux autres comme ils le voulurent, plus tard, et que, quoiqu'ils exhalent le parfum de l'Esprit, ils ne sont pas dans l'ordre chronologique, de même aussi, on peut découvrir que ces épîtres de l'Apôtre ont été rassemblées (συγκειμένας). En effet, celle aux Romains, écrite par le très divin Paul, obtint la première place, mais elle fut écrite la dernière de toutes celles qui ont été expédiées d'Asie, de Macédoine et d'Achaïe.»²⁷

Suit un exposé systématique sur l'ordre de rédaction des épîtres pauliniennes. La mise en évidence du travail éditorial permet à l'auteur de répondre à des objections ou de résoudre certaines difficultés du texte. Ainsi, dans le Prologue sur

²⁴ Cf. Luciano Canfora, *Conservazione e perdita dei classici*, Padova 1974; Jean Irigoien, *La Tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris 2003, 8–10.

²⁵ Cf. Aussedat, *Le regroupement des livres prophétiques* (voir note 23).

²⁶ Voir aussi le cas d'*Isaïe*, avec un auteur unique et un réagencement ultérieur: cf. Com. in Is., XVI, SC 315, 122 avec la note 1.

²⁷ «Τὰς τέτταρας μὲν καὶ δέκα ἐπιστολὰς ὁ μακάριος γέγραφε Παῦλος, τὴν δὲ τάξιν ἦν ἐν τοῖς βιβλίοις ἔχουσιν οὐκ αὐτὸν ἠγοῦμαι πεποιηκέναι, ἀλλ' ὥσπερ τοὺς ἱεροὺς Ψαλμοὺς συνέγραψε μὲν ὁ θεῖος Δαβίδ, τοῦ παναγίου πνεύματος δεξάμενος τὴν ἐνέργειαν, συνήρμωσαν δὲ τούτους ἀλλήλοις ἄλλοι τινὲς ὡς ἠβουλήθησαν ὕστερον, καὶ τὴν μὲν πνευματικὴν ἐκπέμπουσιν εὐωδίαν, τὴν ἀπὸ τοῦ χρόνου δὲ τάξιν οὐκ ἔχουσιν, οὕτω καὶ τὰς ἀποστολικὰς ταύτας ἐπιστολὰς συγκειμένας ἔστιν εὐρεῖν. Ἡ γὰρ τοι πρὸς Ῥωμαίους παρὰ τοῦ θειοτάτου Παύλου γραφεῖσα, τὴν μὲν πρώτην ἔλαχε τάξιν, ἐγράφη δὲ πασῶν ἐσχάτη τῶν ἐκ τῆς Ἀσίας καὶ Μακεδονίας καὶ Ἀχαΐας ἐκπεμφθεισῶν», In *epist. Pauli*, prolog., 4 (cf. PG 82, 27 B 6–C 5). Pour le prologue de l'*In epistulas Pauli* et pour l'*In Romanos*, nous citons notre édition critique (cf. Théodoret de Cyr, *Interpretatio in Epistulam ad Romanos: Édition, traduction et commentaire, diss. pro manuscripto*, Paris 2015, 120–328), qui sera publiée aux GCS.

les *Psaumes*, sans formuler d'hypothèse sur l'époque du réagencement ni sur le principe qui y préside, il donne l'exemple de quelques psaumes relatifs à des événements anciens mais placés après d'autres qui racontent des faits plus récents. Selon lui, puisque les *Psaumes* ont été réagencés, le désordre chronologique ne peut plus être invoqué comme argument contre l'authenticité davidique:

«Certains ont affirmé que les psaumes n'étaient pas tous de David lui-même, mais aussi d'autres. [...] Pour ma part, je ne soutiendrai rien à ce sujet. En effet, quelle utilité cela m'apporte-t-il en plus, que tous soient de celui-ci ou que certains soient de ceux-là, puisque de toutes façons, à l'évidence, c'est à partir de l'action de l'Esprit divin qu'ils furent tous rédigés? Car aussi bien nous savons que David l'inspiré était prophète, aussi bien le récit des *Paralipomènes* appelle ceux-là prophètes. [...] Cependant, que la sentence de la majorité l'emporte: c'est de David, a dit la majorité des écrivains, que sont ces *Psaumes*.»²⁸

La tradition consistant à replacer les épîtres de Paul dans leur *Sitz im Leben* permet aussi d'expliquer certaines contradictions entre elles par l'évolution des exigences pastorales et par l'adaptation à la situation particulière de chaque communauté: Jean Chrysostome le formule clairement à la fin de son exposé sur cette question.²⁹ Les considérations sur la rédaction ont la même fonction. Par exemple, Théodoret explique que les rédacteurs des *Paralipomènes*, qui complétaient les livres des *Règles* en rassemblant les sources «laissées de côté», ont répété certaines choses pour offrir un récit cohérent et harmonieux, d'où les redondances entre ces livres.³⁰

Les enquêtes de Théodoret sur les questions de rédaction et de transmission, mais aussi de traduction des livres bibliques, sont toujours fondées sur sa lecture texte biblique et ne sont jamais érigées en absolu: la réflexion sur l'authenticité davidique des *Psaumes* donne un bon exemple de la priorité qu'il donne au caractère sacré des livres saints. L'attention portée par l'exégète aux contraintes matérielles vise à expliquer les difficultés et à maintenir l'ἀκολουθία, c'est-à-dire l'unité fondamentale des Écritures. En même temps, nous allons voir que Théodoret lui donne un sens plus profond, au-delà de cette dimension pour ainsi dire apologétique.

²⁸ «Τοὺς δὲ ψαλμοὺς οὐχ ἅπαντας αὐτοῦ τινες ἔφασαν εἶναι τοῦ Δαβίδ, ἀλλὰ καὶ ἐτέρων. [...] Ἐγὼ δὲ περὶ τούτων μὲν οὐδὲν ἰσχυρίζομαι. Ποίαν γὰρ μοι προστίθησιν ὠφέλειαν, εἴτε τούτου πάντες, εἴτ' ἐκείνων εἶέν τινες, δήλου γε ὄντος, ὡς ἐκ τῆς τοῦ θεοῦ πνεύματος ἐνεργείας συνεγράφησαν ἅπαντες; Καὶ τὸν θεσπέσιον γὰρ Δαβίδ προφήτην ἴσμεν, κάκεινους προφήτας τῶν Παραλειπομένων ἢ ἱστορία καλεῖ. [...] Κρατεῖτω δὲ ὅμως τῶν πλειόνων ἢ ψῆφος· τοῦ Δαβίδ δὲ οἱ πλείους τῶν συγγραφέων τούτους ἔφασαν εἶναι», Com. in Ps., PG 80, 861 C 5–D 6.

²⁹ Cf. Jean Chrysostome, Hom. in Rom., arg., PG 60, 393, 27–54. Cf. Lorrain, Le Commentaire de Théodoret de Cyr (voir note 4), 118–120 et 124–125.

³⁰ Cf. Quaest. I Par., arg., FM II, 244.

Critique textuelle ou intertextualité? Un cas problématique

Mais avant d'en venir à son interprétation théologique, signalons une incertitude concernant la signification de τὰ βιβλία dans un passage de l'*In Romanos*. Dans le commentaire de *Romains* 16, 3 sur le nom de Priscilla ou Prisca, il est difficile de savoir si l'expression désigne les exemplaires manuscrits ou les livres bibliques: «Priscilla, ou Prisca, car on peut trouver l'un et l'autre dans les livres (ἐν τοῖς βιβλίοις).»³¹ Les deux sens sont *a priori* vraisemblables: d'une part les manuscrits de *Romains* attestent les deux leçons, Πρίσκιλλαν et Πρίσκαν, d'autre part les deux prénoms, toujours associés à celui d'Aquila, sont employés dans différents livres du Nouveau Testament.³² Le sens de «livre biblique» est fréquent chez Théodoret, celui de l'objet matériel aussi. Le mot désigne même les exemplaires de la Bible – ou du *corpus* paulinien – dans le prologue de l'*In epistulas Pauli*.³³ Toutefois nous n'avons pas trouvé chez Théodoret d'occurrences dans des mentions de variantes textuelles: il préfère un mot plus précis, ἀντίγραφον, «copie» ou «exemplaire». L'invocation du commentaire de ce verset par Origène – qui lit «Prisca» et note que les *Actes* ont «Priscilla» – ne constitue pas un argument probant.³⁴

Là comparaison avec un autre passage de l'*In epistulas Pauli* semble confirmer le sens de «livre biblique» mais soulève une nouvelle difficulté. Théodoret y affirme que Silouane est le nom donné par Paul à Silas et qu'on trouve d'autres exemples du même phénomène: «Nous trouvons également d'autres changements de nom: par exemple, il a appelé Priscilla Prisca dans la *Lettre aux Romains*.»³⁵ Ici, l'exégète fait évidemment allusion à une différence entre les *Actes* et les épîtres, non à une variante textuelle. Si le passage cité de l'*In Romanos* évoquait une variante textuelle, l'argument concernant le changement de noms serait assez fragile; au contraire, il est tentant de penser que l'exégète recourt deux fois au même argument. Toutefois, la mise en regard des deux passages met au jour une difficulté textuelle: le texte de *Romains* de Théodoret a-t-il «Prisca» (selon l'*In II Corinthios*) ou «Priscilla» (selon l'*In Romanos*)?

³¹ «Τὴν γὰρ Πρίσκιλλαν, ἢ Πρίσκαν, ἀμφοτέρα γὰρ ἔστιν εὐρεῖν ἐν τοῖς βιβλίοις», In Rom., V, 56 (cf. PG 82, 220 B 1–2). Voir note 27.

³² Cf. Ac 18, 2.18.26 (Priscilla); 1 Co 16, 19 (Prisca ou Priscilla suivant les manuscrits); 2 Tim 4, 19 (Prisca). Théodoret fait référence à *Actes* 18, 26 dans la suite du passage cité de l'*In Romanos*.

³³ Cf. In epist. Pauli, prol., 4, cité plus haut (voir note 27).

³⁴ Selon la traduction de Rufin, cf. Origène, Com. in Rom., X, 18, 2, SC 555, 372. Nous n'avons pas trouvé d'indices suggérant que Théodoret ait eu accès au commentaire de l'Alexandrin. Quoi qu'il en soit, les deux œuvres sont très différentes.

³⁵ «Εὐρίσκομεν δὲ καὶ ἄλλων ὀνομάτων ἐναλλαγᾶς· καὶ γὰρ τὴν Πρίσκιλλαν Πρίσκαν ἐν τῇ πρὸς Ῥωμαίους ἐκάλεσεν», In epist. Pauli, PG 82, 384 B 12–15 (2 Co 1, 19).

Sauf à penser qu'il argumente dans les deux extraits à partir d'une leçon différente, il faut admettre que l'un des textes est fautif.³⁶ On pense d'abord à une correction – de «Prisca» à «Priscilla» – du lemme puis du commentaire de l'*In Romanos*: les copistes adaptent volontiers les lemmes à partir de leur exemplaire biblique, et la variante «Priscilla» est fréquente dans les témoins médiévaux de l'*Épître aux Romains*.³⁷ Une telle conjecture est cependant très risquée. D'une part on a trouvé 44 occurrences de «Priscilla» et aucune de «Prisca» chez Jean Chrysostome.³⁸ D'autre part et surtout, dans l'état actuel de nos connaissances, les seules variantes de *Romains* sur lesquelles la leçon de Théodoret est certaine indiquent une affinité avec le texte byzantin ou un désaccord avec Origène, ce qui parle plutôt en faveur de «Priscilla». Il est donc plus prudent de supposer une interversion involontaire des deux noms dans l'*In II Corinthios*.

Finalement, alors que nous pensions avoir repéré chez l'exégète un détail prouvant l'attention qu'il porte à la transmission du texte biblique, nous découvrons dans son commentaire un problème de texte auquel nous ne pouvons donner de solution certaine, et devons constater encore une fois la fragilité de notre connaissance du texte biblique possédé par Théodoret.³⁹ Mais revenons à son exégèse pour mieux comprendre la fonction des remarques relatives à la dimension matérielle et humaine des livres sacrés.

Interprétation théologique des contingences matérielles

Si Théodoret relativise parfois les questions concernant la transmission concrète des livres bibliques, il lui arrive aussi leur donner une valeur théologique. Alors l'histoire des livres, de simple anecdote, devient elle-même histoire sainte. Précisons que, là encore, Théodoret ne fait pas de spéculations abstraites, mais recueille les enseignements qu'il trouve dans les récits bibliques et chez ses prédécesseurs. Néanmoins, il souligne volontiers ces aspects, les transpose et les thématise.

³⁶ Dans l'un et l'autre cas, les deux familles de manuscrits sont d'accord. Voir note 27.

³⁷ Cf. Maurice A. Robinson/William G. Pierpont, *The New Testament In the Original Greek. Byzantine Textform*, Southborough (MA) 2005.

³⁸ Même dans le commentaire de 2 Tim 4, 19. Certes il nous manque les éditions critiques, et des corrections de copistes peuvent même avoir eu lieu à époque très ancienne, mais l'absence de toute occurrence de Prisca semble tout de même éloquente.

³⁹ Cf. notamment Agnès Lorrain, *Theodoret's Text of Romans*, in: Hugh A. G. Houghton (ed.), *Commentaries, Catenae and Biblical Tradition*, Piscataway 2016, 165–176.

La figure emblématique d'Esdras: À ce titre, il faut noter le rôle particulier du prêtre Esdras dans l'exégèse de Théodoret. Celui-ci s'appuie sur une tradition ancienne qui attribue à ce personnage central du retour d'exil la réécriture de tous les livres perdus durant la déportation à Babylone.⁴⁰ Il s'en sert pour montrer l'authenticité des titres des *Psaumes*:

«Puisque certains ont qualifié d'inauthentiques les titres des *Psaumes*, il est nécessaire, je pense, de faire un bref exposé à ce sujet. Il me semble audacieux de bouleverser les titres pris en compte depuis le début, à l'époque de Ptolémée, qui a régné sur l'Égypte après Alexandre, titres que la totalité des septante Anciens ont transposé dans la langue grecque, de même que tout le reste de la divine Écriture. Cent cinquante ans avant la traduction, rempli d'une grâce divine, l'admirable Esdras a réécrit les livres sacrés (ιεράς βίβλους), autrefois détruits par la négligence des Juifs et l'impiété des Babyloniens. Et si ce personnage, de par le très saint Esprit, a renouvelé la mémoire de ces livres, et que ces gens-là, non sans l'inspiration divine, ont transcrit avec un grand accord ces mémoires en langue grecque et ont traduit les titres, en plus du reste des divines Écritures, il serait à mon avis audacieux et par trop téméraire de qualifier celles-ci d'inauthentiques et de supposer que nos propres raisonnements sont plus sages que l'action de l'Esprit!»⁴¹

Il est intéressant d'observer comment s'articulent ici deux éléments centraux de cette exégèse: l'origine divine des «livres sacrés» et les aléas de leur transmission matérielle. En ce qui concerne le plan humain, les circonstances historiques sont décrites avec précision au moyen des noms (Alexandre, Ptolémée), et des indications chronologiques («cent cinquante ans avant la traduction»). Différentes phases de l'activité humaine sont énumérées: traduction (μετέθεσαν εἰς τὴν Ἑλλάδα φωνὴν et μετήνεγκαν εἰς τὴν Ἑλλάδα φωνήν) des textes et des

⁴⁰ Voir notamment Irénée de Lyon, *Adu. haer.*, III, 21, 2, SC 211, 404–406 (cité par Eusèbe de Césarée, *Hist. eccl.*, V, 8, 15, SC 41, 38); Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 22, 149, SC 30, 152; Jean Chrysostome, *Hom. in Hebr.*, VIII, PG 63, 74, 13–17. Cf. Wilhelm Schneemelcher, «Esra», in: Theodor Klauser (ed.), *Reallexikon für Antike und Christentum*, Bd. VI, Stuttgart 1966, 608–610; Theodore A. Bergren, *Ezra and Nehemiah Square off in the Apocrypha and Pseudepigrapha*, in: Michael E. Stone/Theodore A. Bergren (ed.), *Biblical Figures Outside the Bible*, Harrisburg (Pennsylvania) 1998, 340–365.

⁴¹ «Ἐπειδὴ δὲ καὶ τὰς ἐπιγραφὰς τῶν Ψαλμῶν ψευδεῖς τινες ἀπεκάλεσαν, ἀναγκαῖον ἡγοῦμαι καὶ περὶ τούτου βραχέα διεξελθεῖν. Ἐμοὶ δοκεῖ τολμηρὸν εἶναι τὰς ἀνέκαθεν ἐμφορομένας ἐπὶ Πτολεμαίου, τοῦ τῆς Αἰγύπτου μετὰ τὸν Ἀλέξανδρον βασιλεύσαντος, ἀνατρέπειν ἐπιγραφὰς, ἃς οἱ ἑβδομήκοντα πάντες πρεσβύτεροι μετέθεσαν εἰς τὴν Ἑλλάδα φωνήν, ὡς καὶ τὴν ἄλλην ἅπασαν θεῖαν γραφήν. Πρὸ πεντήκοντα δὲ καὶ ἑκατὸν τῆς ἑρμηνείας ἐνιαυτῶν, θείας ἀναπλησθεῖς χάριτος ὁ θαυμάσιος Ἐσδρας τὰς ἱεράς ἀνέγραψε βίβλους, ὑπὸ τῆς τῶν Ἰουδαίων ἀμελείας, καὶ τῆς τῶν Βαβυλωνίων δυσσεβείας, πάλαι διαφθαρείσας. Εἰ δὲ κάκεῖνος ὑπὸ τοῦ παναγίου πνεύματος τὴν τούτων ἀνενώσατο μνήμην, καὶ οὗτοι, μὴ δίχα τῆς θείας ἐπιπνοίας, μετὰ πολλῆς συμφωνίας μετήνεγκαν ταύτας εἰς τὴν Ἑλλάδα φωνήν, πρὸς δὲ ταῖς ἄλλαις θεαῖς γραφαῖς καὶ τὰς ἐπιγραφὰς ἡρμηνεύκασιν· τολμηρὸν οἶμαι καὶ λῖαν θρασύ, ψευδεῖς ταύτας προσαγορεύειν, καὶ τοὺς οἰκείους λογισμοὺς τῆς τοῦ πνεύματος ἐνεργείας σοφωτέρους ὑπολαμβάνειν», *Com. in Ps.*, prol., PG 80, 861 D 7–864 B 4.

titres (ἐπιγραφαί), nouvelle rédaction (ἀναγράφειν), destruction (διαφθείρεσθαι). En même temps, Théodoret ne mentionne aucune action sans souligner sa dimension spirituelle: «grâce divine» (θεία χάρις) et action de l'Esprit saint animant Esdras (ὑπὸ τοῦ παναγίου πνεύματος), «inspiration divine» (θεία ἐπίπνοια) des Septante. Par contraste, les Juifs exilés sont caractérisés par leur «négligence» (ἀμέλεια), les Babyloniens par leur «impiété» (δυσσέβεια) à l'égard des «livres sacrés» (ἱεραὶ βίβλοι): les deux groupes représentent pour ainsi dire deux formes de péché contre Dieu.⁴² De même que l'écriture n'est pas un acte purement intellectuel mais suppose une soumission à l'action divine, de même la destruction ne résulte pas d'un simple accident, mais elle revêt elle aussi une dimension spirituelle: elle est la conséquence d'un éloignement à l'égard de Dieu.

Cette interprétation n'est pas isolée. Dans son premier commentaire, sur le *Cantique des Cantiques*, Théodoret, à l'occasion d'une polémique contre ceux qui refusent de reconnaître le caractère sacré du *Cantique* – en particulier Théodore de Mopsueste⁴³ –, développe le même schéma d'oppositions. Il dresse solennellement la liste des livres perdus durant l'exil à cause de l'impiété (δυσσέβεια) et réécrits (ἀναγράφειν) par Esdras sous l'action de l'Esprit saint (τοῦ παναγίου πνεύματος πλήρης γενόμενος), du Pentateuque aux écrits attribués à Salomon, y compris le *Cantique*. Ainsi, ce livre a toute sa place dans les «Saintes Écritures», l'Esprit saint l'ayant pour ainsi dire inspiré deux fois, à Salomon puis à Esdras. Plus encore que la canonicité proclamée par les «bienheureux Pères» (de l'Église), la preuve est indubitable aux yeux de l'exégète, puisque c'est «le témoignage de l'Esprit saint» (τοῦ θείου πνεύματος μαρτυρία). Par conséquent, prononcer une «injure contre ce livre» (ἡ κατὰ τοῦ βιβλίου λοιδορία) ne constitue rien moins qu'un «blasphème» (βλασφημία): le choix entre piété et impiété concerne chaque génération.⁴⁴

Ainsi, l'histoire matérielle du livre, de sa production, de sa transmission, de sa disparition, est pour l'exégète l'expression concrète de l'histoire spirituelle du peuple, et en même temps la manifestation de l'action divine à travers l'inspiration. Celle-ci, loin de se limiter aux prophètes des temps anciens, s'étend à tou-

⁴² Selon Théodoret, la négligence (ἀμέλεια) à l'égard des «choses divines» (par exemple le Temple dans le cadre de l'Ancienne Alliance) est une faute contre Dieu passible d'un châtement divin, dans la mesure où elle signifie que l'homme ne prend pas les moyens qui lui sont donnés par Dieu pour son salut. Cf. Com. in XII proph., PG 81, 1865 A 12–C 1 (Ag 1, 9–11); Com. in Jer., PG 81, B 8–C 1 (Jr 9, 3).

⁴³ La polémique serait d'autant plus acerbe si Théodore de Mopsueste relayait lui aussi la tradition sur Esdras. Malheureusement nous n'en avons pas trouvé de trace dans ce qui reste de son œuvre fragmentaire.

⁴⁴ Cf. Com. in Ct., prol., PG 81, 29 B 14–32 A 10. Sur ce prologue, cf. Guinot, L'Exégèse de Théodoret de Cyr (voir note 1), 264–273.

tes les générations et prend différentes formes, assurant une continuité, une *συνωνία* entre prophètes, rédacteurs, traducteurs et même exégètes.⁴⁵ On pourrait dire que pour l'évêque de Cyr, l'«inspiration» est le nom de l'action divine quand elle s'applique à la parole.⁴⁶

Double nature de la Parole: Théodoret va plus loin encore dans l'articulation entre dimension humaine et dimension divine du livre, faisant explicitement le lien avec l'Incarnation, en suivant l'identification johannique et traditionnelle entre la Parole de Dieu et le Christ. À ce titre, le commentaire de *Jérémie* 43, passage racontant non sans détails matériels la rédaction et la réception des prophéties de Jérémie, est particulièrement éloquent:

«[Jérémie], sous l'action de la grâce divine, apporta les oracles, et Baruch les écrivait. Et comme on l'empêchait de pénétrer dans le temple divin – on l'avait enfermé –, il enjoit Baruch de lire au peuple ce qui avait été rédigé. [...] Un de ceux qui avaient écouté, pris de piété, informe les chefs des menaces de malheur. [...] Les chefs donnèrent le livre au scribe du roi, enjoignirent à Baruch de s'enfuir, et informèrent le roi de ce qui était écrit. Quant [au roi], il fit venir le scribe et lui ordonna de faire la lecture. Comme il était impie et violeur de la loi, il fit couper les pages qu'on lisait et se mit à les livrer au feu. En effet, à cause de la saison hivernale, il y avait là un brasier. «Et ils ne cherchèrent pas», dit-il, «le Seigneur, ne déchirèrent pas leurs vêtements, le roi et tous ses sujets, ceux qui avaient écouté toutes ces paroles» (*Jérémie* 43, 24). Eh bien, de même qu'il accuse l'insensibilité extrême de ceux-ci, de même il loue Elnathan, Dahlias et Gamarias. Car ceux-ci suggérèrent au roi de ne pas brûler le livre, et il ne les écouta pas. Et le roi impie ne se contenta pas de la violation de la loi qu'il avait osée, mais il ordonna d'arrêter Baruch et Jérémie. Mais le Dieu de l'univers ordonne à Jérémie de rédiger les paroles précédentes dans un autre livre: la feuille fut brûlée, mais la loi divine était demeurée intacte. De même aussi, tandis que le corps assumé a souffert la Passion, le Verbe est demeuré impassible.»⁴⁷

⁴⁵ Cf. Com. in XII proph., prol., PG 81, 1545 C 9–1548 B 5.

⁴⁶ Sur l'inspiration prophétique selon Théodoret, cf. Guinot, L'Exégèse de Théodoret de Cyr (voir note 1), 77–124.

⁴⁷ «Καὶ αὐτὸς μὲν, ὑπὸ τῆς θείας ἐνεργούμενος χάριτος, προσέφερε τοὺς χρησμούς· ἔγραφε δὲ τούτους ὁ Βαρούχ. Καὶ ἐπειδήπερ εἰς τὸν θεῖον νεῶν εἰσελθεῖν ἐκωλύετο – καθεῖρκτο γάρ –, τῷ Βαρούχ παρεγγυᾷ ἀναγῶναι τῷ λαῷ τὰ συγγεγραμμένα. [...] Εἰς δὲ τῶν ἀκουσάντων, εὐσεβέστερον κινηθεῖς, μνηύει τοῖς ἄρχουσι τὰ ἠπειλημένα κακά. [...] Οἱ δὲ ἄρχοντες τὸ βιβλίον ἔδοσαν τῷ βασιλικῷ γραμματεῖ· τῷ δὲ Βαρούχ φυγεῖν παρηγγύησαν· ἐμήνυσαν δὲ τὰ συγγεγραμμένα τῷ βασιλεῖ. Ὁ δὲ ἤγαγε μὲν τὸν γραμματέα, καὶ ἀναγῶναι κελεύει. Δυσσεβῆς δὲ ὢν, καὶ παράνομος, τὰς ἀναγινωσκομένας ἐκτέμνων σελίδας τῷ πυρὶ παρεδίδου· διὰ γὰρ τὴν τοῦ χειμῶνος ὥραν ἐσχάρα παρέκειτο. «Καὶ οὐκ ἐζήτησαν, φησί, τὸν κύριον· οὐδὲ διέρρηξαν τὰ ἱμάτια αὐτῶν ὁ βασιλεὺς καὶ πάντες οἱ παῖδες αὐτοῦ, οἱ ἀκούσαντες πάντας τοὺς λόγους τούτους». Ἄλλ' ὥσπερ τούτων τὴν ἐσχάτην ἀναληθίαν κατηγορεῖ, οὕτως ἐπαινεῖ τὸν Ἐλναθάν, καὶ Δαλαῖαν, καὶ Γαμαρίαν.

Cet extrait est caractéristique de l'exégèse de Théodoret: à première lecture, une simple reformulation, en réalité, une véritable interprétation tissée en filigrane.⁴⁸ En effet, alors que le texte biblique rapporte des actions et des paroles, la paraphrase ajoute constamment des éléments relatifs à l'attitude spirituelle des personnages: action «de la grâce divine» sur Jérémie, «piété» (εὐσεβέστερον κινεῖσθαι) de Michée, impiété du roi (δυσσεβής) et sa transgression de la loi (παράνομος). La rédaction du livre est donc clairement placée sous le signe de l'inspiration divine, et sa destruction explicitement liée à l'impiété, comme dans le Prologue sur les *Psaumes*. Mais surtout, un élément supplémentaire apparaît à la fin de ce texte: «La feuille fut brûlée, mais la loi divine était demeurée intacte. De même aussi, tandis que le corps assumé a souffert la Passion (τοῦ ληφθέντος σώματος πεπονθότος), le Verbe est demeuré impassible (ἀπαθής)». Si la fragilité du livre, jusqu'à son anéantissement éventuel, ne menace pas la Parole, alors ce livre n'est rien moins qu'une figure de l'Incarnation et de la Passion, dans laquelle la divinité demeure impassible. Le vocabulaire employé ici est typique de la christologie de Théodoret, qui insiste constamment sur l'union sans confusion de la nature divine, impassible, et de la nature humaine, passible.⁴⁹ Au sujet de la transmission concrète du livre sacré, l'exégète professe en quelque sorte l'union sans confusion entre la fragile matérialité du livre et le caractère immuable de la Parole, et affirme que celle-ci demeure intacte quels que soient les accidents de la transmission. C'est pour ainsi dire sur cette foi qu'il bâtit son exégèse: de même qu'il insiste sur l'humanité du Christ sans craindre de diminuer sa divinité, de même il prend au sérieux l'intervention humaine dans la rédaction, l'édition et la traduction, et nomme sans crainte les obscurités et contradictions du texte, sans mettre en cause son caractère sacré. Cette explication donnée par Théodoret à propos d'un passage singulier peut s'appliquer à l'ensemble de son exégèse et manifeste l'harmonie de celle-ci avec sa théologie.

Ἐπέθεντο γὰρ οὗτοι τῷ βασιλεῖ, μὴ κατακαῦσαι τὸ βιβλίον, καὶ οὐκ ἤκουσεν αὐτῶν. Οὐκ ἠρέεσθη δὲ τῇ τολμηθείᾳ παρανομία ὁ δυσσεβῆς βασιλεὺς· ἀλλὰ τὸν Βαροὺχ καὶ τὸν Ἰερεμίαν συλληφθῆναι προσέταξεν. Ὁ δὲ τῶν ὄλων θεὸς τῷ Ἰερεμῖα κελεύει ἐν ἑτέρῳ βιβλίῳ τοὺς προτέρους λόγους συγγράψαι. Ὁ μὲν γὰρ χάρτης ἐκαύθη, ὁ δὲ θεῖος νόμος μεμένηκεν ἀβλαβῆς. Οὕτω καὶ τοῦ ληφθέντος σώματος πεπονθότος, ὁ λόγος μεμένηκεν ἀπαθής», Com. in Jer., PG 81, 681 C 7–684 B 3 (Jr 43).

⁴⁸ Cf. Lorrain, *Le Commentaire de Théodoret de Cyr* (voir note 4), 23–28.

⁴⁹ Voir en particulier Eranistes, II–III (ed. Gérard H. Ettliger, Oxford 1975). Cf. Jean-Noël Guinot, *La christologie de Théodoret de Cyr: essai de bilan illustré par un florilège de textes*, in: Jean-Noël Guinot, *Théodoret de Cyr, exégète et théologien* (Patrimoines. Christianisme), Paris 2012, vol. II, 469–522.

Conclusion

En parcourant ces extraits, dont certains offrent un témoignage sur la forme matérielle des livres sacrés au V^e siècle, nous avons pu observer surtout avec quelle exigence Théodoret tente de reconstituer l'histoire de la rédaction et de la transmission concrète de la Bible. Pour lui, le livre est sacré mais non pas intouchable: il est permis et même nécessaire à l'exégète de découvrir les difficultés du texte, qui s'expliquent bien souvent par sa dimension humaine. L'attention portée aux contingences matérielles ne relève pas d'une simple curiosité intellectuelle: elle est subordonnée à une vision théologique. Par conséquent elle ne mène à aucun moment au soupçon à l'égard du caractère sacré du texte. Elle est pour Théodoret une manière de professer la véritable humanité du Christ, chère à la doctrine antiochienne. Tenir ensemble la *θεία γραφή* et la dimension matérielle des *βιβλία*, c'est donc, conformément à sa théologie, honorer la double nature du Christ.

Livres humains, Verbe divin – Contingences matérielles des livres sacrés dans l'exégèse de Théodoret de Cyr

Si l'exégèse biblique chrétienne des premiers siècles est fondée sur la foi en l'origine divine des Écritures, la Bible n'est pourtant pas perçue, loin s'en faut, comme une œuvre mystérieuse et intouchable: les imperfections de la lettre sont soulignées par les Pères, à la suite d'Origène. Théodoret de Cyr, dernier grand représentant de l'exégèse dite antiochienne, met volontiers l'accent sur la dimension concrète de la Bible, objet fragile composé de feuilles couvertes d'encre. À partir d'exemples tirés de ses commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament, les occasions qui déclenchent de telles remarques et leur visée exégétique sont analysées: expliquer un mot difficile, développer les informations historiques du texte et montrer quel témoignage celui-ci recèle sur les circonstances de sa rédaction et les aléas de sa transmission. De telles explications nous donnent des renseignements précieux sur l'usage des mots au V^e siècle et révèlent un souci d'appréhender l'histoire de la rédaction de la Bible dans sa complexité: l'exégèse moderne n'est-elle pas héritière de tels questionnements? En arrière-plan d'une attention minutieuse au sens des mots et d'une prédilection pour l'approche historique des Écritures se dessine une interprétation en cohérence parfaite avec la doctrine de l'Incarnation et de la double nature du Christ défendue par Théodoret d'Éphèse à Chalcédoine. Un excursus traite de l'ambivalence du mot *βιβλίον* dans le commentaire de *Romains* 16, 3.

Bible – Bible comme objet matériel – histoire de la rédaction de la Bible – *Sitz im Leben* – inspiration divine – exégèse antiochienne – exégèse historico-littérale – christologie – dyophysisme.

Menschliche Bücher, göttliches Wort – Materielle Kontingenzen der heiligen Bücher in der Exegese des Theodoret von Kyrrhos

Grundlage der christlichen Biblexegese der ersten Jahrhunderte ist der Glaube, dass die Schrift von Gott kommt. Doch die Bibel wird nicht als ein geheimnisvolles bzw. unberührbares Werk wahrgenommen, sondern die Kirchenväter betonen seit Origenes die Schwächen in der Form. Als Beispiel der sogenannten antiochenischen Exegese hebt

Theodoret von Kyrrhos hervor, dass die Bibel auch ein sehr konkretes, ja zerbrechliches Objekt ist, das aus Seiten und Tinte besteht. Anhand von Beispielen aus seinen alt- und neutestamentlichen Kommentaren wird in diesem Beitrag untersucht, welche Gelegenheiten zu diesen Aussagen führen, und welche exegetische Ziele darin erkennbar sind, insbesondere Wortklärung und Darlegung der historischen Informationen des Textes. Dieser enthält, so Theodoret, Zeugnisse über seine Entstehungsgeschichte und die Umstände seiner Überlieferung. Solche Erklärungen bieten wertvolle Informationen über den Sprachgebrauch im 5. Jh. und weisen auf die Bemühung, die Entstehungsgeschichte der Bibel in seiner Komplexität zu begreifen: in diesem Feld könnte die moderne Exegese sich als Erbe dieser Fragestellung verstehen. Über die gründliche Untersuchung der Begriffe und die Vorliebe für eine historische Auslegung der Schrift hinaus lässt sich aber auch eine theologische Deutung erkennen, die ganz im Zusammenhang mit der Menschwerdung- und Zwei-Naturen-Lehre steht, wie Theodoret sie in Ephesus und Chalcedon verteidigte. Außerdem wird in einem Exkurs der Sinn des Wortes βιβλίον im Kommentar zu Röm 16,3 diskutiert.

Bibel – Bibel als materielles Buch – Redaktionsgeschichte der Bibel – Sitz im Leben – göttliche Inspiration – antiochenische Exegese – historisch-literarische Exegese – Christologie – Dyophysitismus.

Libri umani, Parola divina – Le contingenze materiali dei libri sacri nell'esegesi del Teodoreto di Cirro

Alla base dell'esegesi della Bibbia cristiana nei primi secoli è la credenza che la Scrittura viene da Dio. Tuttavia, la Bibbia non è percepita come un'opera misteriosa o intoccabile. Fin da Origene, i Padri della Chiesa hanno sottolineato le debolezze nella sua forma. Come esempio della cosiddetta esegesi antiochiana, Teodoreto di Cirro sottolinea che la Bibbia è anche un oggetto molto concreto, pure fragile, fatto di pagine e inchiostro. Utilizzando esempi tratti dai suoi commenti dell'Antico e del Nuovo Testamento, questo articolo prende in esame le circostanze che sono alla base di queste affermazioni e gli obiettivi esegetici che vi si possono discernere: spiegare una parola difficile, sviluppare le informazioni storiche del testo. Secondo Teodoreto, il testo contiene le prove della sua genesi e le circostanze della sua trasmissione. Tali spiegazioni offrono preziose informazioni sull'uso del linguaggio nel V secolo e indicano lo sforzo di comprendere la storia dell'origine della Bibbia nella sua complessità: in questo campo gli esegeti moderni potrebbero essere visti come eredi di questa stessa problematica. Al di là di uno studio approfondito dei termini e di una predilezione per l'approccio storico alle Scritture, si può anche riconoscere un'interpretazione teologica interamente legata all'insegnamento cristologico, difesa da Teodororet a Efeso e Calcedonia. Inoltre, in un excursus è discusso il significato ambivalente della parola βιβλίον nel commento a Rom 16,3.

Bibbia – Bibbia come libro materiale – storia della redazione della Bibbia – *Sitz im Leben* – ispirazione divina – esegesi antiochiana – esegesi storico-letteraria – cristologia – disofisismo.

Human books, Divine word – Material contingencies of the holy books in the exegesis of Theodoret of Cyrus

The basis of Christian biblical exegesis in the first centuries is the belief that Scripture comes from God. However, the Bible is not perceived as a mysterious or untouchable work. Since Origen, the Church Fathers have emphasized its formal weaknesses. As an example of the so-called Antiochian exegesis, Theodoret of Cyrus underscores the fact that the Bible is also a very concrete, even fragile, object, consisting of pages and ink. Using examples from Theodoret of Cyrus' commentaries on the Old and New Testa-

ments, this article examines the circumstances that lead to these statements and the exegetical goals that can be discerned in them, especially the explanation of difficult words, the development of historical information about the text. According to Theodoret, the text contains evidence of its genesis and the circumstances of its transmission. Such explanations offer valuable information about the use of language in the 5th century, and point to the effort to understand the history of the origin of the Bible in its complexity. In this field, modern exegetes could see themselves as heirs of this question. Beyond a thorough study of the terms and a preference for a historical interpretation of Scripture, however, a theological interpretation can also be discerned that is entirely related to the doctrine of the Incarnation and the doctrine of the Two-Natures, as defended by Theodoret in Ephesus and Chalcedon. Furthermore, the meaning of the word βιβλίον is discussed in an excursus in a commentary on Rom. 16: 3.

Bible – Material book – History of editing – *Sitz im Leben* – Divine inspiration – Antiochian exegesis – Historical-literary exegesis – Christology – Dyophysitism.

Agnès Lorrain, Dr., Chargée de recherche du Fonds de la Recherche Scientifique – FNRS, à l’UCLouvain.